

La chance de leur vie

AGNÈS DESARTHE

La chance de leur vie

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.1040.6

© Éditions de l'Olivier, 2018.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PREMIÈRE PARTIE

Hector avait une femme. Elle s'appelait Sylvie. Ensemble ils avaient un fils. Il s'appelait Lester. Un prénom anglais parce que la famille paternelle d'Hector était originaire de Penzance, en Cornouailles, ou plutôt d'une bourgade située au nord de cette station balnéaire. Un village dont on taisait le nom par amour du secret.

Récemment, Lester avait demandé à ce qu'on l'appelle autrement. Cela s'était passé dans l'avion. Au-dessus de l'océan Atlantique. À peu près au milieu, mettons. Là où, avait songé l'adolescent, passagers et équipage seraient irrémédiablement perdus si, par malheur, l'appareil venait à s'abîmer. Même si l'amerrissage est possible, avait-il spéculé, nous sommes si loin de tout, si détachés de la terre, que nous mourrons. Nous ne mourrons pas dans les flammes, nous ne mourrons pas sous le choc, corps lacérés par les éclats de carlingue, nous mourrons comme sont morts les marins, les explorateurs : de faim, de tristesse et d'angoisse.

Cela ne lui faisait pas peur. Il avait quatorze ans et s'exerçait fermement à la sagesse.

Nous mourrons.

Assis entre son père et sa mère – lui plongé dans un journal, elle lisant la même page de son livre depuis le début du vol parce qu'elle n'arrivait pas à se concentrer, qu'elle l'espionnait, car, oui, elle espionnait son fils, son fils qui l'inquiétait, sans

qu'elle le reconnaisse, sans qu'elle en parle – Lester envisageait leur disparition avec sérénité.

Alors qu'il s'imposait un rythme de respiration de cinq secondes à l'inspire et dix à l'expire dans l'espoir de faciliter son entrée en méditation profonde, paumes tournées vers le haut et paupières closes, une menue gerbe d'eau lui avait arrosé le visage. Ce n'était presque rien. Le contenu de la bouche d'une grenouille farceuse qui, pour jouer, lui aurait craché dessus. Mais ce n'était pas une grenouille, bien entendu. C'était Léonie, l'hôtesse atteinte d'un rhumatisme aigu et qui ne l'avait dit à personne parce qu'elle aimait les voyages, son uniforme, et redoutait un licenciement. Une pointe douloureuse au niveau du genou l'avait fait trébucher juste au moment où elle débarrassait la boisson d'un homme assis de l'autre côté de l'allée. L'eau avait jailli.

« Oh, pardon. Pardon mon grand. Comment t'appelles-tu ? » lui avait-elle demandé en l'épongeant avec douceur.

Le garçon l'avait regardée attentivement. Le fond de teint rendait sa peau lisse et veloutée comme celle d'une pêche lavée, elle avait de gros yeux noisette d'animal, un petit foulard noué autour du cou.

« Absalom Absalom, avait répondu Lester.

– Absalom ? C'est rare. Et comme c'est joli.

– Absalom Absalom, avait corrigé Lester. C'est une sorte de nom composé, si vous voulez, comme Jean-Jacques, sauf que c'est le même deux fois.

– Avec un tiret entre les deux ?

– Non. Absalom espace Absalom. Comme ça, sans tiret.

– Intéressant », avait murmuré Léonie en adressant un

regard d'admiration pas entièrement convaincu à la personne assise à côté du garçon dont elle n'aurait su dire s'il s'agissait de sa grand-mère, de sa tante, ou peut-être de sa mère. Ils étaient de la même famille, elle en aurait mis sa main à couper, car ils avaient les mêmes grands yeux écartés d'un vert... comment définir ce vert... tirant sur le jaune... voyons, ça lui rappelait quelque chose. Voilà ! C'était ça, l'exacte teinte de la morve de sa fille, Stella, qui avait en permanence deux chandelles reliant ses narines à son arc de Cupidon.

Sylvie avait hésité à intervenir. Devait-elle interrompre cet échange absurde ? Fallait-il qu'elle corrige l'information ? Mon fils s'appelle Lester. Il plaisante, vous savez. Il plaisante toujours beaucoup. Quelque chose l'avait retenue. La peur de l'uniforme. Les costumes officiels lui en imposaient. Elle savait pourtant que celui des policiers n'était pas équivalent à celui des contrôleurs, des ouvreuses de théâtre, des hôtes, des garçons d'étage. Quelle importance ?

« Hector ? avait-elle soufflé en direction de son mari.

– Moui.

– Lester déconne complètement.

– Qu'est-ce qui se passe ? » avait marmonné Hector d'une voix distraite, les yeux toujours rivés à son journal.

Sylvie n'avait rien expliqué. Elle devait se montrer calme et confiante. Tant de décisions avaient été prises. Leurs vies à tous les trois allaient être si radicalement bouleversées qu'il convenait d'appliquer la devise d'Edwina, sa belle-mère : « S'étonner toujours, se démonter jamais. »

L'aéroport où ils atterrirent au terme de leur voyage ne ressemblait pas au précédent, celui où ils avaient fait escale pendant trois heures, celui où ils avaient subi l'interrogatoire d'un policier au physique d'oison. Le jeune homme en uniforme, dont le cou trop long était orné d'une pomme d'Adam si saillante que Sylvie s'était dit : Voici son troisième œil (sans pouvoir détacher son regard de la protubérance rose pâle hérissée d'un genre de chair de poule chronique), leur avait posé à chacun une série de questions sans cesser de les dévisager, ou alors seulement l'espace d'une seconde afin de scruter le passeport qu'il tenait entre ses mains tremblantes. Il avait l'air terrifié, méfiant à l'extrême.

Un homme, une femme et un adolescent venus de France, passagers parmi des milliers d'autres passagers, semblaient le menacer personnellement. « Ils sont sélectionnés pour leur profil psychiatrique, avait expliqué Hector, après qu'ils avaient franchi le point d'entrée dans le territoire américain. Dans le questionnaire qu'ils remplissent au moment de l'embauche se trouve une case intitulée *Antécédents*. Ceux qui la cochent et précisent qu'ils sont atteints de troubles obsessionnels du comportement avec tendance à la paranoïa sont recrutés en priorité. » Il avait souri et Sylvie s'était demandé s'il s'agissait d'une plaisanterie. Hector était un professeur dans l'âme. Tout ce qu'il disait paraissait docte, crédible malgré l'invraisemblance.

Sylvie s'était interrogée, constituait-elle une menace pour cette immense fédération d'États ? Son infime présence risquait-elle de déranger un ordre précieux, établi sur moins de trois siècles à force de vigilance, d'ardeur et de foi acharnée ? Y avait-il la moindre chance qu'elle représentât un danger ? Elle était d'un naturel négligent, se montrait parfois froide et ne croyait en rien. Ces caractéristiques étaient-elles inscrites sur son visage ? Suintaient-elles à travers les filigranes sillonnant les pages du document qui attestait de son identité ? Elle ne se teignait pas les cheveux, ne pratiquait aucun sport, raffolait de la croûte pourrissante des fromages non pasteurisés. Était-ce un crime ? Quand elle avait rempli la fiche distribuée à bord du premier avion, elle avait été tentée d'inscrire, dans la rubrique concernant l'usage de stupéfiants, qu'il lui était arrivé de fumer du foin de chanvre dans son enfance. « Il faut répondre non à toutes les questions, avait conseillé Hector. Ne perdez pas de temps à les lire. »

Le premier aéroport l'avait rejetée. Elle s'y était sentie étrangère, porteuse de maladies multiples et terriblement contagieuses. La peste dans un auriculaire, le choléra dans un lobe d'oreille, le typhus dans la rotule droite et la lèpre dans la gauche. Le second aéroport l'avait accueillie comme une citoyenne parmi d'autres. Il était plus vaste et plus moderne que le premier. D'immenses baies vitrées fumées d'un voile parme diffusaient une lumière flatteuse. Les sols en marbre étaient d'une propreté spectaculaire, miroir de silhouettes rares, tranquilles. Personne ne semblait pressé. Aux abords du tapis roulant, dont la lente chenille faisait circuler les valises le long de son échine en caoutchouc noir, des individus, isolés, en grappe, en couple, patientaient sans se bousculer pour la

meilleure place, à distance les uns des autres, échangeant de très légers sourires. Lester s'était emparé d'un chariot et s'en servait comme d'une patinette, exécutant de lentes pirouettes. On le regardait avec bienveillance. Peut-être vais-je m'y faire, songea Sylvie. L'Amérique est aveugle, placide, telle une créature sous-marine que sa taille bien supérieure à celle de tous ses congénères porte à une indifférence proche de la léthargie. On se tient sur son dos comme sur une île, inconscient des soubresauts qui l'agitent. Ici, je serai la même, et pourtant une autre, se dit-elle aussi, paraphrasant le poème. Elle confondait l'abattement du décalage horaire avec l'apaisement, forcément mélancolique, du rêve exaucé.

Dans la voiture qui les conduisait vers leur nouvelle résidence, Sylvie posa la tête sur l'épaule d'Hector et demanda :

« Quelle heure est-il, mon chéri ?

– Il est l'heure de dormir, mais il est aussi l'heure de boire le thé et de se promener dans les bois.

– Non, sérieusement.

– Il est presque cinq heures de l'après-midi. Mais dans nos corps, il sera bientôt onze heures du soir. À Paris, tu t'es endormie depuis dix minutes et je t'écoute ronfler.

– Je ne ronfle pas.

– Tout le monde ronfle.

– Il est cinq heures de l'après-midi et je ne ronfle jamais. J'ai de larges narines négroïdes héritées d'une ancêtre camerounaise.

– On a une ancêtre camerounaise ? s'étonna Lester, en criant presque.

– Personne ne connaît vraiment ses ancêtres », tempéra Sylvie.

Protégez mes parents. Protégez-les d'eux-mêmes et des autres. Ce sont de braves gens et, comme vous le savez, les braves gens ne courent pas les rues. Pourquoi sont-ils braves ? Je vais vous le dire. Ils sont innocents et ignorants de leur condition. Ils avancent, je le vois, avec courage et honnêteté. Ils ont connu des chagrins. Ils ont connu des épreuves. Jamais ils n'en parlent. Jamais ils ne se plaignent. Ils avancent, aussi aveugles que des lombrics, aussi industriels et inoffensifs. Ils s'aiment l'un l'autre. C'est si rare. Hector aime Sylvie. Sylvie aime Hector. Ce sont mes parents. Mes pauvres parents. Mes vieux parents. Mes pauvres vieux parents. Protégez-les...

« Qu'est-ce que tu fais ? » demande Sylvie qui se tient depuis quelques minutes dans l'embrasure de la porte menant au garage. Elle observe Lester, debout, qui se balance d'avant en arrière, un épais volume entre les mains. « Lester ! Qu'est-ce que tu fabriques ? Réponds-moi.

– Je ne m'appelle plus Lester, lui dit-il, se tournant lentement vers elle. Je m'appelle Absalom Absalom. Appelle-moi ainsi.

– Je t'appelle comme je veux. Comme nous t'avons baptisé, ton père et moi.

– Mais vous ne m'avez pas baptisé.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– J'ai été baptisé dans l'avion. L'hôtesse m'a oint. C'était mon baptême de l'air. »

Sylvie rit très fort et Lester rit avec elle.

« Sérieusement, qu'est-ce que tu fabriques là, dans la cave, tout seul ? Il fait beau dehors.

– Ce n'est pas une cave, Sylvie, c'est un garage.

– Appelle-moi maman.

– C'est un garage.

– Tu pries ? demande-t-elle d'un ton soupçonneux en désignant le livre que Lester serre à présent contre sa poitrine.

– Non. Je joue à la Wii.

– Il n'y a pas de console, pas d'écran. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

– J'irai allumer la console quand je serai prêt. Je m'entraîne. Je suis en train de m'échauffer si tu préfères.

– Et ça, c'est quoi ? poursuit Sylvie en touchant le livre du bout de l'index.

– Quoi, ça ?

– Ce livre ? Ce n'est pas le mode d'emploi d'un jeu vidéo ?

– Non, répond Lester en lui montrant la couverture. Ce sont *Les Confessions* de saint Augustin.

– Ah, quand même !

– Quoi ?

– Tu avoues.

– Quoi ?

– Que tu lis saint Augustin.

– Je ne le lis pas. J'ai pris ce livre parce qu'il a le poids exact qu'il faut pour développer ses biceps sans se faire une tendinite. Tu veux que je te montre le tutoriel ?

– Non, je veux que tu viennes dehors profiter du soleil.

– D'accord, maman. »

En poussant la porte de la maison pour la première fois, Sylvie pensa à l'affichette collée sur les murs de certains sanitaires : « Prière de laisser cet endroit dans l'état où vous voudriez le trouver en entrant. » Un condensé du dogme taoïste du non-agir. Comment ne pas déformer le drap du temps ? Comment ne rien gâter ? Rendre le monde tel qu'il nous a été donné. Parviendrait-elle à ne rien abîmer dans cette maison qui n'était pas la sienne ? Tout était blanc, ou plus exactement de ce blanc cassé de rose ou de jaune qui n'existe que dans les pots de crème fraîche fermière, pourvu qu'on les ouvre un jour de grand soleil. Murs crème, plafonds crème, et, dans toutes les pièces, même dans les salles de bains (comme elle le découvrirait plus tard), une moquette assortie, épaisse, dont elle se dit dès qu'elle la vit : Voici ma pire ennemie.

« Je ne savais pas qu'elle serait meublée », dit Hector avec un sourire.

Si la maison n'avait pas été meublée, n'auraient-ils pas dû acheter des lits, un frigo, une table ? Bien sûr qu'il le savait. Maison de huit pièces confortable, meublée avec goût, leur avait-on promis.

Habitée, songea-t-elle. Habitée plutôt que meublée. Il y avait même des tableaux aux murs, la plupart représentaient des canards, certains des fleurs, à l'encre et à l'aquarelle. Mais, se dit-elle en se reprenant aussitôt, je n'y connais rien. Les

cadres étaient dorés, tous de la même taille. Une harmonie épouvantable régnait dès le vestibule et avant encore, dans cet endroit dont elle ignorait le nom, une sorte d'estrade couverte qui longeait toute la façade de la maison, une véranda ouverte, une espèce de terrasse fermée par une balustrade, et dont le toit était soutenu par des colonnes de bois. Elle en avait vu de semblables dans les films. Les films américains, bien sûr. Un rocking-chair s'y balançait.

L'escalier de bois clair était large et solide. On pourrait y faire se croiser deux brancards portant de grands blessés sans risque qu'ils se tamponnent, pensa Sylvie. Mais pourquoi cette image sinistre lui venait-elle à l'esprit ? Pourquoi le confort manifeste du logement de fonction que l'université avait proposé à Hector la menaçait-il ? Les salles de bains avaient la taille d'une chambre à coucher, les lits étaient immenses. Qui étaient ces gens ? Les géants qui habitaient là en temps normal ?

« Un professeur de physique, spécialisé en climatologie. Et sa femme, une poétesse assez connue je crois, enseigne aussi. Ils ont deux filles. L'aînée est chanteuse. Elle participe aux Chorégies d'Orange. Ils ont pris une année sabbatique à Aix-en-Provence. La plus jeune est encore au lycée. Je t'avais montré sa photo, tu te souviens ?

– Non.

– Je t'avais dit qu'elle te ressemblait un peu. »

Personne ne me ressemble, songea Sylvie, et, au lieu de se sentir honorée par cette spécificité, elle fut traversée par une tristesse filandreuse. Les propriétaires de cette maison étaient des gens bien. Ils étaient riches. Ils avaient du goût. Ils avaient élevé leurs enfants avec sensibilité et intelligence. Leurs poètes

à frire n'attachaient pas. Les manches de leurs casseroles ne branlaient pas. Ils avaient conçu un rangement pour chaque chose. Un esprit rationnel avait présidé à l'aménagement. Pourtant Sylvie ne voyait pas où accrocher son manteau. Elle cherchait un clou hirsute, un crochet planté dans une poutre, un morceau de bois saillant non identifié, une poignée de fenêtre. Les baies vitrées s'ouvraient à l'aide d'un bouton. Hector la débarrassa et accrocha son imperméable sur un cintre qu'il glissa ensuite dans la penderie de l'entrée. Il souriait. Il était fier. Quelque chose était arrivé dans sa vie. Il avait été nommé. Il avait été élu. Il avait passé des entretiens. Il avait convaincu. Son œuvre critique, son œuvre poétique seraient publiées aux presses universitaires de la faculté. La directrice du département, Farah Asmanantou, le lui avait assuré : « Ce sera un honneur pour nous, un honneur, Hector. C'est le renouveau après Derrida, mais pas contre Derrida. Pour nous, c'est très fort. Vraiment très fort. » Elle avait plaqué sa main brune aux longs ongles bombés d'un rose bégonia sur sa poitrine, et son sein droit s'était légèrement enfoncé, comme un oreiller sous une tête. Hector avait tâté le col de sa chemise, l'abaissant puis le relevant aussitôt. C'était sa meilleure chemise, celle en lin gris, un cadeau de sa mère.

Sylvie n'avait pas envie d'être de mauvaise humeur. Elle ne voulait pas être déçue ni amère. Elle avait décidé de profiter de chaque instant de ce séjour. Six mois. Un an. Peut-être plus, lui avait dit Hector. « Ça dépend aussi de vous, de toi et de Lester. C'est vraiment important que vous réussissiez à vous acclimater. Farah a beaucoup insisté là-dessus. Il faut que ce soit un projet global, collectif, familial. Elle a très envie de te rencontrer. »

Pas moi, avait failli répondre Sylvie, mais elle s'était tue et avait souri. Elle était timide. Elle ne savait jamais si elle voulait du thé ou du café et craignait, à cause de cela, de rendre visite à des inconnus. Un thé ? Un café ? lui demanderait-on d'une voix enjouée, et le sol s'ouvrirait sous elle. Elle se jura de répondre « café » le jour où elle devrait – comment l'éviter ? – rencontrer le professeur Asmanantou.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CPI FRANCE
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2018. N° 1037 (000000)
IMPRIMÉ EN FRANCE